Document generated on 08/04/2025 9:32 a.m.

Québec français

Les aléas d'une saga

Victor-Lévy Beaulieu, *Steven le Hérault*. Montréal, Stanké, 1985, 342 p.

Gilles Dorion

Number 60, December 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50570ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dorion, G. (1985). Review of [Les aléas d'une saga / Victor-Lévy Beaulieu, *Steven le Hérault*. Montréal, Stanké, 1985, 342 p.] *Québec français*, (60), 20–21.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

mentionnent que son premier sens. Il faudra attendre la Révolution tranquille pour le voir s'implanter. Ce qui caractérise le mot à partir de cette époque, c'est d'une part la connotation valorisante qui lui est attachée et d'autre part sa fréquence d'emploi, deux traits qui ont contribué à jeter dans l'ombre les mots *Canadien* (dans son sens ancien) et surtout *Canadien français*.

La grande vitalité que les termes *Québec* et *Québécois* ont connue à partir des années 1960 a favorisé la création de nombreux dérivés. Parmi les substantifs qui apparaissent à partir de cette époque, on peut citer *québécien* (synonyme peu usité de *québécois* pour désigner le français québécois), *québécisation*, *québécité* et *québécitude*; le verbe *québéciser* est aussi de formation récente, ainsi que les adjectifs *québécien* et *québéciste*. Signalons encore que les termes *québécois* et *québécisme* sont, depuis quelques années, consignés dans les dictionnaires français.

La langue parlée par les francophones du Québec a elle-même connu de nombreuses appellations au cours des siècles. Parmi les plus fréquentes, on relève *langage canadien*, *langage canadien français*, *canadien*, *franco-canadien*. Encore en 1930, les rédacteurs du *Glossaire du parler français au Canada*, qui spécifient que les mots relevés dans le *Glossaire* proviennent, à quelques exceptions près, du Québec, n'en modifient pas pour autant le titre de leur ouvrage qu'ils essaient, tant bien que mal, de justifier en se référant à une réalité disparue depuis longtemps: « Il convient peut-être, ici, de remarquer que c'est, en effet, à ce territoire [la province de Québec] seulement que notre enquête se rapporte, de sorte que les mots ‹au Canada›, dans le titre du *Glossaire*, pourraient se lire: ‹au Bas-Canada›.»

Aujourd'hui, la langue des francophones du Québec est généralement nommée *québécois*, *langue québécoise* ou *français québécois*. L'usage se répand également de nommer *québécisme* un trait caractéristique de cette langue, de préférence à *canadianisme* qui a pris de nos jours, comme *Canada* et ses dérivés, un sens beaucoup plus large.

Avez-vous une meilleure explication à nous proposer?

Envoyez vos commentaires à:
Enquête TLFQ,
Langues et linguistique,
Faculté des lettres,
Université Laval, Québec,
G1K 7P4.

LE LIVRE DU MOIS

les aléas d'une saga

Une double lecture

Si l'on en croit une récente interview parue dans un quotidien de Québec, il faut décrypter autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici — à tort ou à raison — la symbolique tribu des Beauchemin et le personnage du père dans *Steven le Héraut*, le sixième volet de *la Vraie Saga des Beauchemin* de Victor-Lévy Beaulieu. Pourtant la première lecture, « innocente », du roman, à part les quelques diatribes réparties çà et là contre le pouvoir politique (le PQ) et son projet national avorté, nous conduisait plutôt à une autre analyse, celle du « Livre défait » du romancier Abel. Deux lectures, donc, restent possibles, à moins que le romancier Beaulieu n'ait voulu, avec une profonde amertume et une ironie sarcastique, présenter le portrait du « bon père de famille » devenu fou ou gaga, construisant, en plein mois de juillet, avec un palmier de plastique, un arbre de Noël, et prédisant la venue prématurée du « Christ-Jésus », tandis que ses proches, d'abord étonnés, puis effrayés par son attitude, le prennent en pitié ou le tournent en dérision. Car c'est bien un personnage *dérisoire* — une des épithètes favorites de l'auteur — que dessine en caricature l'écrivain déçu depuis quelques années par la tournure des événements et, sans doute, depuis peu, par le virage idéologique ou stratégique du parti au pouvoir au Québec. En 1969, lors de la parution de *Race de monde!*, il apparaissait évident que c'était bien d'*une « québécoise famille / / nombreuse* catholique et à la vanille », c'est-à-dire le symbole du « peuple » québécois en mouvance de la campagne à la ville, s'adaptant péniblement à de nouvelles conditions de vie, qui était l'objet de la saga. L'image semblait limpide et l'on n'y avait pas remarqué d'allusion politique. À mesure que se déroule la saga, Beaulieu aurait-il décidé de récupérer à son avantage un aspect inexploité et n'aurait-il pas résolu de modifier tout à coup le symbole projeté? Nous ne contestons pas le droit du « poète » à le faire, mais cette nouvelle perspective oblige à une relecture des six romans de la saga parus à ce jour.

Le « Livre définitif »

Ainsi donc le romancier Abel remet à son frère Steven un manuscrit, copie conforme de *l'Avalée des avalés* de Réjean Ducharme. Pourquoi avoir transcrit le roman d'un autre? Par impossibilité d'écrire? Pourquoi ce « faux manuscrit »? « [...] rien qu'une schizophrénie inexplicable ou une absurde plaisanterie » (p. 296). Pourquoi ce travail... dérisoire? Parce que l'écrivain/narrateur baigne dans la déréliction, l'abolition, la dérision, l'avalement, tous vocables que l'on retrouve additionnés, multipliés, conjugués dans le roman. Parce qu'il a écrit le Livre de l'absence: « C'était un désastre, celui du Fils crucifié sur la croix de l'incompétence, par un Père qui refusait l'objet de son sacrifice » (p. 147). Le

porte-étendard, le « hérault » choisi, c'est Steven. Là réside sa seule fonction — et son utilité dramatique en même temps que le malentendu — à lui Steven parti vivre en concubinage avec sa sœur Gabriella à Paris, quinze ans plus tôt : « [Abel] voulait faire de moi le hérault de la geste des Beauchemin, une manière d'archange annonçant à tous la venue du Livre définitif, celui de la tribu » (p. 151). Ce « Livre définitif », serait-ce la Déclaration d'indépendance du Québec, que tente de « rattraper » VLB alias Abel ? Mais, ajoute Steven, « le voilà qui renverse l'ordre des choses qu'il a lui-même établi, ce qui le met dans la situation du Hérault et moi dans celle devant la justifier. Quel invraisemblable retournement ! » (*ibid.*). Si l'on se fie à la date ultime du roman (31 août 1984), celui-ci était prémonitoire car c'est en 1985 que s'est définitivement effectué le virage du Parti québécois. Déjà, cependant, des signes annonciateurs, tels certains gestes et déclarations du Chef, justifieraient cette nouvelle « interprétation ». Ce livre est-il un leurre, l'auteur a-t-il commis un détournement du sens premier de son projet d'écriture ? Les passages particulièrement virulents où s'exprime l'amertume d'Abel alias VLB sembleraient le confirmer. D'ailleurs son expérience « télévisuelle » constitue une partie de la trame romanesque et le chapitre 6 en entier explique les transformations qui se sont opérées chez Abel/VLB. Ainsi sont confondus sciemment les deux niveaux d'écriture, le discours et le récit, dans une alliance permettant un rapprochement tout à fait efficace entre la fiction et la réalité.

L'écriture

C'est pourquoi l'écriture de VLB semble avoir acquis, dans ce roman, une efficacité extraordinaire en même temps qu'une plénitude incomparable. Si l'on y sent plus d'écœurement et de lassitude, on y perçoit moins de tension, moins d'anxiété, moins d'inquiétude, pour ainsi dire, paradoxalement, plus de sérénité ou, pour tout dire, une plus grande résignation, qui conduira à l'organisation savante de son « suicide par un autre » en épilogue. J'ai cru, toutefois, discerner deux temps d'écriture, en raison d'un changement de style facilement perceptible par les familiers de VLB. Les huit premiers chapitres semblent écrits d'une coulée différente de ses autres romans : phrases plus achevées, expression à la fois simple et soignée, déroulement linéaire. Mais, à partir du chapitre 9, l'écrivain revient à son écriture « d'avant », avec des phrases plus spontanées, plus proches de l'oralité, remplies de redites, d'expressions courantes, d'analepses, d'arrêts brusques, de re-départs, truffées de termes « québécois » (anglicismes, provincialismes, joual...).

La « pornographie »

Je n'ai pas parlé de l'aspect « pornographique » du roman car j'estime que ce n'est pas du ressort du critique littéraire de moraliser. L'obscénité, c'est-à-dire ce « qui blesse délibérément la pudeur en suscitant des représentations d'ordre sexuel » (voir le *Robert*), est omniprésente dans l'œuvre de VLB. Il conviendrait de s'interroger sur les buts poursuivis par le romancier. J'ai toujours cru à l'aspect « normal », « naturel », un peu « animal » des scènes sexuelles dans les romans de VLB. Peut-être ici Abel/VLB force-t-il un peu la note en nous livrant absolument tout des jeux érotiques ou amoureux, dans le but de vendre sa marchandise ? Mais je m'en voudrais de lui faire un procès d'intention. Il faut avouer que *Race de monde !* est « de la petite bière » à côté de *Steven le Hérault*... Je persiste à croire, en définitive, que ce roman est un grand roman et de l'excellente littérature, pour autant qu'on s'en tienne à des critères esthétiques littéraires. Cependant, l'évolution de *la Vraie Saga des Beauchemin* en trahit-elle l'usure ? Les romans subséquents apporteront seuls la réponse appropriée.

Gilles DORION

Victor-Lévy Beaulieu, *Steven le Hérault*, Montréal, Stanké, 1985, 342 p.